



Un officier, portant l'épaulette de sous-lieutenant, entra, un parchemin roulé dans sa main.—Page 10, col 2

LA ROCHE-QUI-TUE

HAINES DE RACE

(SUITE)

—Notre fils peut compter sur moi, Yann Le Braz. Qu'il le demande plutôt à mon neveu Pierre ici présent.

—Votre neveu Pierre me l'a assuré, Yann Le Braz, répliqua doucement Mapiouank ; mais votre bonne renommée aurait suffi à me déterminer à prendre gîte sous votre toit.

—Veuillez me suivre, mad..., " prononça l'aubergiste, qui avala la fin du mot qu'il venait de commencer. Et, prenant les devants, il conduisit Le Hélo et son compagnon à travers un étroit et sombre couloir aboutissant à l'un de ces merveilleux escaliers de bois qu'on admire encore dans certaines villes de Bretagne, demeurées telles qu'elles étaient il y a un siècle. Par une suite de paliers suspendus en passerelles et en balcons, ils arrivèrent à une vaste chambre prenant jour sur un étroit jardin.

Rapidement, l'hôte s'approcha de la fenêtre, qu'il ouvrit toute grande.

Au-dessous de cette fenêtre s'étendait un développement de hautes toitures, dont les charpentes, formant pignons, laissaient un passage assez spacieux entre elles pour qu'on y pût marcher commodément sans être vu.

Yann Le Braz enjamba la fenêtre et se laissa couler dans l'un de ces pertuis dissimulés d'en bas.

Sur son invitation, les deux compagnons l'imitèrent.

Il les conduisit ainsi jusqu'à une lucarne située quelque dix mètres plus loin, ouvrant elle-même sur un grenier. Tous trois pénétrèrent dans le grenier. Alors l'hôte, appuyant sur la tabatière de la lucarne en sens inverse de son ouverture, mit en évidence une trappe si bien dissimulée, qu'il était impossible à l'œil le plus exercé d'en soupçonner l'existence.

—En cas d'alerte d'ailleurs improbable, dit-il, je sifflerai la première mesure d'un *hinné gouz*, et notre fils n'aura qu'à prendre le chemin que je viens de vous montrer.

—Mais... cette trappe ? demanda Mapiouank un peu surpris.

—Cette trappe donne dans une chambre sans ouverture, au centre de laquelle est aménagé un escalier qui descend jusqu'aux caves de la maison portant le numéro 4 de la Grande-Rue. Ces caves communiquent avec les nôtres au moyen d'une pierre qui pivote dans le mur. De sorte que, tandis qu'on fouille dans l'une des maisons, ceux qui se cachent passent dans l'autre, et ainsi de suite, à moins que l'une des deux rues ne soit libre. En ce cas, on s'enfuit par celle des deux rues qui permet la sortie.

Et, riant d'un bon rire, il conclut :

—Vous voilà tranquille jusqu'à la nuit, notre fils. Ce soir vous prendrez une coiffe et un manteau, et vous pourrez sortir de la ville à la barbe des soldats, avant qu'ils en sortent eux-mêmes, car ils continuent leur chemin jusqu'à Brest, avec les citoyens Thiard et Killerton."

Il ramena Guen et le jeune homme jusqu'à la chambre qu'ils venaient de quitter, et redescendit pour veiller aux soins de l'auberge. Le Hélo resta seul avec Mapiouank.

—J'ai encore quelque chose à te dire, Guen, fit le jeune homme en retenant son compagnon.

—Je vous écoute, madame, " répondit le vieillard, donnant maintenant sans crainte son véritable titre à la mystérieuse créature que tous respectaient et servaient sous le nom de "notre fils."

La jeune femme jeta son chapeau sur le lit à quenouille, qui garnissait l'un des panneaux de la chambre.

—Voici ce qu'il te faut apprendre aux amis, dit-elle. On doit arrêter ce soir même le comte et la comtesse de Plestin dans leur manoir du Douron. Il paraît qu'on a brusquement trouvé dans le comte un suspect, parce qu'il s'est battu pour le roi à Paris. Vingt-cinq hommes de la garde nationale, cinquante au plus, sont désignés pour cela. Nous serons dans les bois de Lanmeur à neuf heures et demie. Cinquante autres iront jusqu'au manoir pour empêcher qu'on n'emmène les prisonniers par un autre chemin. On ne doit pas savoir que c'est nous qui avons fait le coup. Donc, les masques de sure, et, autant que possible, pas d'armes à feu. C'est l'ordre du chef.

—On s'y conformera, notre fils, " prononça Guen en baisant la petite main nerveuse qui se tendait vers lui.

Il sortit, et la vaillante créature, demeurée seule, s'avança vers la glace à trumeau de la cheminée, dans laquelle elle se mira avec une profonde attention, quoique sans aucune coquetterie.

—Il ne m'a pas reconnue, murmura-t-elle à mi-voix. Je l'ai bien reconnu, moi."

IV

LES BOIS DE LANMEUR

Le comte Roger de Plestin venait de rentrer d'une inspection de la côte. Accompagné de ses trois fidèles, Joël Gac, Yvon Le Braz et Julot, il avait parcouru la grève de Trébouden à Locquirec, confirmant ses hommes dans leurs postes, pressant les travaux de défense sur les points susceptibles d'offrir un accès à un débarquement des troupes anglaises. Car on avait signalé de Saint-Malo l'approche d'une flotte de six vaisseaux de guerre, sortie de Saint-Hélène, et qui venait de couler bas seize bateaux marchands et trois navires de guerre équipés à la hâte. Cette flotte protégeait et couvrait, croyait-on, deux transports amenant six mille hommes de débarquement, qui se proposaient de prendre Brest à revers et de l'investir par terre.

Aussi le jeune colonel veillait-il avec un dévouement absolu, s'efforçant de maintenir sa légion dans les dispositions de vaillance nécessaire pour faire face aux redoutables éventualités. Par trois fois, il s'était vu confirmer dans le commandement par les municipalités du district aussi bien que par le gouvernement militaire de Saint-Brieuc.

Rien ne pouvait donc lui faire prévoir la menace suspendue sur sa tête.

Or, tandis que, tout entier à ses devoirs de patriote et de soldat, Roger de Plestin passait des semaines loin du manoir, laissant dans les soupirs et les larmes la belle comtesse Aude, la malignité humaine poursuivait contre lui une guerre sourde d'embûches et de calomnies. On l'accusait auprès des représentants d'entretenir des relations secrètes avec les émigrés, avec les brigands de la Loire, du Finistère et du Morbihan, et sa qualité de ci-devant, d'ancien royaliste blessé au 10 août, ne rendait que trop vraisemblables ces perfides insinuations.

Une première fois il avait été mandé à Rennes. Ses loyales réponses lui avaient valu des félicitations.

Une seconde fois, à Saint-Brieuc même, il avait dû se disculper devant le représentant Choudieu.

Mais, en ce moment, la fièvre révolutionnaire était à son paroxysme. Dans la Convention, une lutte à mort était engagée entre la Montagne et la Gironde. Danton, Marat, Robespierre, d'une part ; Brissot, Guadet, Vergniaud, de l'autre jouaient leurs têtes dans cette effroyable partie, que tous devaient perdre les uns après les autres.

La province ne se ressentait point encore de cette exaspération des plus odieux sentiments, mais le mal gagnait rapidement du centre à la périphérie. Le régime de Terreur allait commencer.

Le comte de Plestin venait donc de rentrer et n'avait pas encore détaché son sabre, que la comtesse accourait, le visage pâli par l'effroi et les yeux rougis par les larmes.

—Roger ! s'écria-t-elle sans préambule, vous êtes